



EUROPEAN UNION  
PRIZE FOR LITERATURE

2015



© Xavier Remongin

**Gaëlle Josse** – France

*Le dernier gardien d'Ellis Island*  
(2014)

The Last Guardian of Ellis Island

Publishing House **Notabilia** – Éditions **Noir sur Blanc**

### Biography

Having started out as a poet, Gaëlle Josse's debut novel, *Les heures silencieuses* (*The Quiet Hours*) was published in 2011. It was followed by *Nos vies désaccordées* (*Our Out of Tune Lives*) in 2012 and *Noces de neige* (*Snow Wedding*) in 2013.

All three books won several prizes, including the 2013 Alain-Fournier Prize for *Our Out of Tune Lives*. *The Quiet Hours* has been translated into several languages, and a film adaptation of *Snow Wedding* is in progress. After several years in New Caledonia, Josse now lives and works in Paris. *Le dernier gardien d'Ellis Island* (*The Last Guardian of Ellis Island*) was awarded with the Grand Livre du Mois Literary Prize last autumn.

### Synopsis

New York, 3 November 1954. In five days, the immigration station on Ellis Island, which all immigrants from Europe since 1892 have had to pass through, will close its doors. Alone in this huge deserted space, John Mitchell, an officer of the Bureau of Immigration, is both a watchman and a prisoner of this tiny island in the Hudson River facing Manhattan. A few days before he has to leave, Mitchell feels the need to free himself from the memory of several events in his life at Ellis, so he starts a diary. Until...

Two women, two boats, two stories that have left their mark on his life: Liz, his beloved wife, and Nella, the Sardinian immigrant with a strange past. Other ghosts emerge from that time of memory and soul-searching: Lazzarini, the Italian anarchist; Kovacs, the Hungarian writer, a communist dissident fleeing the regime in Budapest with his wife; Brian, the friend from his Brooklyn childhood, and many others.

Remorse, transgression, duty, loss, loneliness, exile... as well as emotion, love and sincerity: John Mitchell looks back over the course of his life and an era of North American history.

## *Le dernier gardien d'Ellis Island*

**Gaëlle Josse**

Pendant quarante-cinq années – j'ai eu le temps de les compter –, j'ai vu passer ces hommes, ces femmes, ces enfants, dignes et égarés dans leurs vêtements les plus convenables, dans leur sueur, leur fatigue, leurs regards perdus, essayant de comprendre une langue dont ils ne savaient pas un mot, avec leurs rêves posés là au milieu de leurs bagages. Des malles, des cantines, des paniers, des valises, des sacs, des tapis, des couvertures, et à l'intérieur tout ce qui reste d'une vie d'avant, celle qu'ils ont quittée, et qu'ils doivent, pour ne pas l'oublier, garder dans un lieu fermé au plus profond de leur cœur afin de ne pas céder au déchirement des séparations, à la douleur de se souvenir des visages qu'ils ne reverront jamais. Il faut avancer, s'adapter à une autre vie, à une autre langue, à d'autres gestes, à d'autres habitudes, à d'autres nourritures, à un autre climat. Apprendre, apprendre vite et ne pas se retourner. Je ne sais pas si pour la plupart d'entre eux le rêve s'est accompli, ou s'ils ont brutalement été jetés dans un quotidien qui valait à peine celui qu'ils avaient fui. Trop tard pour y penser, leur exil est sans retour.

Je me souviens de ce jour, il y a de nombreuses années maintenant, où le sens de quelques phrases, inscrites en moi depuis l'enfance, m'a été révélé en un instant, un peu à la façon d'un objet que l'on croit inutile, mais que l'on garde sans savoir pourquoi au fond d'une poche, et qui un jour montre son utilité.

*Sur les bords des fleuves de Babylone,  
nous étions assis et nous pleurions,  
en nous souvenant de Sion.*

*Aux saules de la contrée  
nous avons suspendu nos harpes.*

*Là, nos vainqueurs nous demandaient des chants,  
et nos oppresseurs de la joie :  
Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion !*

*Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel  
sur une terre étrangère ?*

Ce psaume de l'exil m'est revenu en mémoire avec une étonnante précision, de façon abrupte, et j'ai eu l'impression de heurter en pleine nuit un obstacle dans un couloir, et de me souvenir alors de sa présence. L'office du dimanche, quand j'étais enfant. J'entends encore la voix du révérend Hackson, silhouette de moineau dans sa robe noire, démarche saccadée, gestes heurtés, et sa voix hésitante, engourdie au fond de sa poitrine, un peu plus affermie à chaque phrase, jusqu'à devenir un flot, une houle dont je doutais chaque fois qu'elle puisse un jour finir. Dans le froid de l'hiver, dans le temple mal chauffé, les cheveux encore humides du récurage du dimanche matin, engoncé dans une veste qui me semblait rétrécir chaque semaine, je n'attendais que la fin de l'office, puis la fin du déjeuner familial avec sa rituelle tourte au bœuf, pour pouvoir aller jouer au base-ball. Les mots de ce psaume me demeuraient incompréhensibles.

En fait de fleuves, je ne connaissais guère que l'Hudson, industriel et gris, et je ne voyais pas comment suspendre des harpes

à des saules inexistantes. J'avais tout au plus la vague image des sucres d'orge accrochés aux branches du sapin de Noël que mes parents faisaient l'effort de dresser pour moi chaque année dans notre étroite pièce de séjour. Et si la terre d'exode était un désert, je ne voyais pas comment des fleuves pouvaient alors s'y trouver. Les paroles bibliques ne m'atteignaient guère et je me suis empressé d'abandonner la fréquentation du temple dès que j'ai pu me soustraire à cette exigence dominicale. Il faut croire que les mots creusent parfois des galeries souterraines, mystérieuses, et que ce que l'on croit enfoui, oublié ou perdu à jamais, ne demande qu'à ressurgir au moment le plus inattendu. Ils nous saisissent au col, et on n'y peut rien. À Ellis, les harpes s'étaient tues. Je l'avais enfin compris.

Le temps s'est figé ici, tous sont allés vers leur vie, je suis resté à la mienne, ici à quai, spectateur de ces destinées multiples, témoin de ces heures ou de ces jours de passage qui ont définitivement changé le visage de leur existence. *Welcome to America!* L'attente anxieuse de la bénédiction, de l'acte de baptême, du laissez-passer, du certificat d'aptitude à devenir américain, à la vie, à la mort. Et s'ouvre la Porte d'or... Pour beaucoup, elle n'aura été qu'un portail grinçant et ils n'auront cessé de l'embellir pour les générations à venir. Car aucun miracle ne les attendait ici, sauf celui dont ils seraient les seuls artisans. Un travail dur et mal payé dans le meilleur des cas, un logement insalubre et bruyant, mais la liberté, et la possibilité d'un nouveau départ.

Toutes ces scènes se sont déroulées ici, dans ces espaces aménagés entre les quatre tourelles d'angle du bâtiment d'accueil, avec leur habillage de briques et de surfaces blanches alternées, avec leurs clochetons en forme de bulbe, dont j'imagine

qu'à beaucoup, elles ont rappelé les clochers de leurs terres natales. Pour le reste, nous sommes cernés d'eau, de verre et de métal. Nous n'avons pas d'autre horizon.

### **11 heures, ce soir.**

Avec le temps, le rôle du centre a évolué, tout comme le mien, au gré des responsabilités que j'ai exercées ici. J'ai été simple employé, chargé d'orienter les flux humains d'immigrants à leur arrivée, lorsqu'ils descendaient avec leurs paquets de la barge ou du ferry les transbordant depuis Battery Park, à la pointe sud de Manhattan où accostaient les bateaux, libérant tout d'abord les passagers des première et deuxième classes avec leurs papiers en règle, déjà vérifiés à bord, les hommes en pardessus à col de fourrure et les femmes en chapeaux à voilette et souliers fins.

Ma connaissance de tous les rouages, de la disposition précise des lieux, les quelques propositions que j'ai pu faire pour en améliorer le fonctionnement, la constance et la vigilance dont j'ai fait preuve m'ont permis de monter rapidement en grade, de diriger des hommes, toujours plus nombreux, de résoudre des questions techniques ou administratives, toujours plus complexes. J'ai longtemps occupé la place de second, et lorsque mon prédécesseur a été appelé à d'autres fonctions, on a dû trouver plus simple de me proposer le poste, plutôt que de faire appel à un autre inspecteur en chef, accablé rien qu'à l'idée de devoir vivre ici. Je ne m'y attendais pas et me préparais déjà à me soumettre à un nouveau supérieur, avec ses lubies et ses habitudes auxquelles je devrais m'adapter. J'ai donc accepté, en essayant de ne pas manifester de surprise excessive. Et j'ai vite réalisé que l'exercice d'un pouvoir,

d'une autorité, si minime et dérisoire soit-elle, s'accompagne de silence, de solitude et de réserve quant à l'expression des sentiments. De tels paravents me convenaient parfaitement. J'ai endossé le rôle.

Avec ses couloirs et ses escaliers semblables aux coursives des bateaux que les immigrants viennent de quitter, Ellis ressemble au premier abord à un labyrinthe, à un espace dont je suis à peu près le seul à connaître tous les replis, car chaque corps de métier n'en possède qu'une vision fragmentée qui correspond à son domaine. Partout dans le bâtiment principal flotte cette odeur prenante de crésyl qui m'est si familière que je n'y prête plus attention. J'étais très attentif à l'hygiène et à la désinfection. C'était presque devenu une obsession, j'en conviens, mais avec tous les passagers qui débarquaient ici avec poux, vermine et maladies de toutes sortes, ça s'imposait. Et je ne le sais que de façon trop cruelle.

Les services de l'immigration recherchaient des gens comme moi, j'imagine, dévoués, efficaces. Et pour des raisons que je livrerai peut-être plus tard dans ces pages, si je parviens à y être aussi sincère que je le voudrais, car tout cela me pèse maintenant, j'ai toujours refusé de quitter l'île. Qui, mieux que moi, vivant sur place, maîtrisait l'organisation de ce dédale ? Avec les années, avec la guerre, l'immigration a décliné et les flots d'arrivants ont été remplacés par des troupes à l'entraînement, puis par des prisonniers politiques en attente d'expulsion. À certains, j'ai ouvert la Porte d'or ; à d'autres, j'ai refermé les grilles sur tous leurs espoirs ; pour d'autres encore, je n'ai été qu'un directeur de prison, une ombre passante, silencieuse et austère, dont le pire est toujours à attendre. Servir son pays prend parfois d'étranges aspects, on ne décide pas toujours du visage que l'on présente à autrui.

Nous fermons donc les portes, comme une auberge insalubre contrainte de cesser son activité, ou un hôtel sans clients, trop éloigné des routes fréquentées, ou une prison sans prisonniers, ou tout cela à la fois. Il en a été décidé ainsi par le gouvernement, qui souhaite tourner une page de notre histoire et rendre cette île et ses bâtiments présentables pour le soixante-dixième anniversaire de la statue, celle qui fascine le monde depuis qu'elle est là, dressée dans la baie depuis 1886. Notre symbole, l'œuvre, le cadeau de la France ! Étrange chemin que prennent les choses. Toujours est-il que pendant les deux années à venir, personne ne va ménager sa peine pour lui offrir un anniversaire grandiose, à la hauteur de cet emblème qui n'en finit pas d'éblouir la terre entière. *God bless America!* J'ose à peine imaginer toutes les cérémonies, les commémorations, les discours officiels, les hymnes, les fanfares, cuivres et tambours, claquements de talons, demitour, droite, les défilés drapeaux au vent qui vont se succéder. Peut-être me demandera-t-on, vestige parmi les autres, de remettre mon uniforme pour la circonstance, et d'y guider de prestigieux visiteurs, qui viendront se recueillir dans ce lieu qui a vu passer depuis son ouverture plus de douze millions d'immigrants venus de toute l'Europe. Peut-être me demandera-t-on de leur expliquer comment se passaient les choses, de satisfaire leur curiosité et de leur révéler quelques anecdotes poignantes. Pour ça, ils peuvent être rassurés, j'en ai plus qu'il n'en faut. Mais comment imaginer ce qui s'est passé ici, dans ces espaces abandonnés, entre ces carreaux cassés, ces dortoirs déserts et ces pontons vermoulus ?

L'heure n'est plus à rêver. Je reste seul dans ce décor oublié, les derniers employés et le dernier passager sont partis il y a quelques jours ; je me fais l'effet d'un capitaine debout à la

proue de son bateau qui sombre, mais en ce qui me concerne, j'ai déjà fait naufrage depuis longtemps, et je ne sais plus si partir sera déchirement ou délivrance. Le dernier hôte d'Ellis Island vient de quitter le centre, un marin norvégien, roux et taciturne, un colosse, qui errait ici dans l'attente d'une décision de justice. C'est chose faite, il vient d'être libéré, accueilli en terre d'Amérique et prié d'aller se faire pendre ailleurs... L'odeur âcre de son tabac avait fini par m'être familière, nous échangeons quelques mots en nous croisant dans nos déambulations respectives, tous deux conscients d'être là, oubliés de tous sur un îlot délaissé, au bord du monde, chacun de nous enfermé dans son rôle, et décidé à le jouer jusqu'au bout : le suspect étranger et le gardien du camp. Non, j'exagère : je lui ai parfois offert un verre, le soir, et partagé une partie d'échecs avec lui, transgressant les règles les plus élémentaires de ma fonction, mais je ne pourrais dire si ces attentions s'adressaient à lui ou à moi-même. Parfois, la solitude pèse. Nous nous sommes serré la main, entre hommes, quand il est parti, son sac de marin sur l'épaule, cigarette au bec, sans se retourner, vers sa nouvelle patrie. Il était libre. Il a rejoint le bateau et il est parti pour Manhattan. Arne Peterssen. Mon dernier prisonnier.

L'histoire singulière de ce Viking mutique a fini par s'effacer de ma mémoire, comme tant d'autres, et celles qui y sont demeurées ne sont pas les plus heureuses. Pour quelle raison Peterssen était-il longuement resté à Ellis, dans ce face-à-face muet, une sorte de danse d'esquive ou de duel, où chaque adversaire cherche davantage à rompre qu'à avancer ? Je crois me souvenir qu'il avait pris part, dans des circonstances confuses qu'une enquête tentait de démêler, à une bagarre à bord. Un officier s'y était trouvé mêlé, et quelles qu'en soient



les raisons, c'est quelque chose qui ne pardonne pas. La marine norvégienne nous offrait volontiers ce spécimen difficilement contrôlable qui avait demandé la nationalité américaine. Cette requête supposait des investigations complémentaires, des témoignages à recouper, c'est-à-dire une invraisemblable quantité de papiers officiels à en-têtes, tamponnés en tous sens, qui transformaient un soir de bordée d'une triste banalité, avec des quantités d'alcool absorbées dans un de ces bars de port où des femmes en bas noirs prêtent leur ventre à un désir pressé et triste, vite assouvi, en procès languissant aux logiques irréconciliables. En dehors de cet incident, le parcours de Peterssen s'était révélé sans tache, il semblait avoir toujours fait preuve de loyauté et de compétence. Magnanime, l'Amérique avait fini par pardonner cet écart qui ne la concernait pas. De plus, il était apparu que l'officier en question avait sa part de responsabilité dans cette rixe nocturne qui l'avait opposé à ce matelot, dans un de ces lieux où les hôtessees avaient dû en voir bien d'autres.

# *The Last Guardian of Ellis Island*

**Gaëlle Josse**

*Translated from the French by Donald Winkler*

The man with the round face and the short hair touches the mid-point of his spectacles above the bridge of his nose and looks around a group of nine boys. Then he says: My name is Georg Heinrich Emmerich. Welcome to the Photography Training and Research Institute.

For 45 years – I’ve had the time to count them – I saw those men, those women, those children, in their dignity and confusion and in their most presentable clothing, with their perspiration, their fatigue, their absent gazes, struggling to comprehend a language of which they didn’t know a single word, their dreams set down in the midst of their baggage. Trunks of wood or metal, baskets, suitcases, bags, carpets, blankets, and within themselves all that remained of a former life, the one they had left behind, and that, not to forget it, they had to keep locked away deep in their hearts so as not to yield to the anguish of separation, to the pain of remembering faces they would never again see. They had to move on, adapt to another life, another language, new signals, new customs, new foods, a different climate. To learn, to learn quickly, and not to look back. I don’t know if for most of them the dream was realized or if they were brutally launched into a day-to-day life that was barely worth the one they had fled. Too late to think about it, there was no going back on their exile.

I remember the day, many years ago now, when the meaning of a few sentences, etched in my memory since childhood, was shown to me in an instant, as if an object one thought to be of no use, but which one kept in the bottom of one's pocket without knowing why, had one day revealed its purpose.

*By the rivers of Babylon, there we sat down, yea,  
we wept, when we remembered Zion.*

*We hanged our harps upon the willows  
in the midst thereof.*

*For there they that carried us away captive required  
of us a song; and they that wasted us required of us mirth,  
saying, Sing us one of the songs of Zion.*

*How shall we sing the LORD'S song in a strange land?*

That psalm of exile came back to me with amazing precision and great suddenness, and I felt as if, in the middle of the night, I had stumbled against an obstacle in a hallway, and only then remembered it was there. The Sunday service, when I was a child. I still remember the voice of Reverend Hackson, his sparrow-like silhouette in a black robe, his halting gait, his convulsive gestures, and his diffident voice lodged deep in his chest, a bit more assertive with each phrase, until it became a flood, a swell that I thought each time would never end. In the winter cold, in the poorly heated church, my hair still damp from the Sunday morning scouring, wedged into a jacket that seemed to shrink a bit more each week, I could hardly wait for the service to end, along with the family lunch with its ritual of beef pie, so I might run off and play baseball.

The psalm's words remained impenetrable to me.

Practically the only river I knew was the Hudson, grey and industrial, and I couldn't see how one might hang harps from non-existent willows. At most, I had a vague picture of candy canes hooked to the branches of the Christmas tree that my parents laboured to decorate for me every year in our cramped living room. And if the land of exodus was a desert, I couldn't see what rivers might be doing there. The biblical words barely touched me, and I stopped going to church as soon as I could spare myself that Lord's Day obligation. You have to believe that words sometimes burrow underground tunnels, mysterious, and that what one thought to be buried, forgotten, or lost forever, is only asking to resurface at the most surprising moment. We are grabbed by the collar, and there's nothing we can do. At Ellis Island the harps had gone silent. Finally, I understood.

Here time had stopped, all moved on with their lives and I was left with mine, standing at the dock, gazing down on those multiple destinies, witness to the hours and days of passage that had changed forever what fate held in store for them. *Welcome to America!* The anxious vigil, waiting for the blessing, the baptismal act, the permit, the certification that would make one an American, for life, unto death. And the golden door swung open... For many it was a creaking door, and they would never stop gilding it for the generations to come. For no miracle awaited them here, other than the one they made for themselves. Hard, poorly paid work in the best of cases; a noisy, insalubrious place to live, but freedom, and the hope for a new beginning.

All those scenes unfolded here, in the areas set up between the reception building's four corner towers, with their facades

of brick and stone, and their bulb-shaped pinnacles that reminded many, I imagine, of the steeples in their native lands. For the rest, we were surrounded by water, glass, and metal. We had no other horizon.

### **11 o'clock, this evening.**

In time the centre's role changed, as did mine, along with my responsibilities. I was a simple employee responsible for putting some order into the human flood of immigrants on their arrival, as they made their way down with their burdens from the barge or ferry transferring them from Battery Park, at Manhattan's southernmost point. There the boats docked, first unloading the first and second class passengers with their papers in order, already verified on board, the men in fur-collared overcoats and the women in hats with veils and fine-leather shoes.

My familiarity with the way things worked and with the exact layout of the site, the few recommendations I had been able to make to improve procedures, the constancy and the vigilance I'd shown, enabled me to rapidly move up in the ranks, managing men, ever more numerous, and solving technical and administrative problems, increasingly complex. For a long time I was second in command, and when my predecessor was posted elsewhere, the path of least resistance was to offer me the position rather than to put out the call for a new chief inspector, who would be disheartened at the very thought of having to live here. I wasn't expecting it, and was already preparing myself to submit to a new superior, with hobbyhorses and habits to which I would have to adapt myself. And so I accepted, trying not to show too much surprise. I soon realized that the exercise of power and authority,

however minimal and insignificant it might be, imposed on one silence, solitude, and where the expression of feelings was concerned, discretion. Such buffers suited me perfectly. I assumed the role.

With its corridors and stairways not unlike the gangways of the boats the immigrants had just left, Ellis at first sight seemed like a labyrinth, a space all of whose recesses I was almost the only one to know intimately, as each trade had but a limited view proper to its own domain. Everywhere in the main building there hovered the clinging odour of Lysol, so familiar to me that I paid it no attention. I was very scrupulous when it came to hygiene and disinfection. It almost, I confess, became an obsession, but with so many passengers disembarking with lice, vermin, and sicknesses of all sorts, it was necessary. I had learned that from experience.

The immigration services sought out people like me, I presume, who were dedicated and efficient. I always refused to leave the island, for reasons I will perhaps disclose further on in these pages, if I can be as honest as I would wish, with so much weighing upon me now. Who, better than me, living *in situ*, could master the configuration of this maze? With the years, and with the war, immigration declined, and the waves of newcomers were supplanted by troops in training, then by political prisoners waiting to be extradited. For some, I threw open the golden door; for others, I barred the way to all their hopes; for still others I was but a prison warden, a passing shadow, silent and severe, from whom the worst was yet to come. To serve one's country may lead one down strange paths, and the face one presents to others is not always a choice freely made.

And so we are closing all the doors, as on an unsavoury inn constrained to cease operation, or a hotel with no clients, too remote from well-trafficked roads, or a prison with no prisoners, or all that at once. This was decided on by the government, which hoped to turn a page on our history and to make these buildings presentable for the seventieth anniversary of the statue, the same that has held the world spellbound ever since it was hoisted up in the middle of the bay in 1886. Our emblem, the work and the gift of France! Things take strange turns. Whatever the case, during the two years to come, no effort will be spared to offer it a grandiose birthday celebration, worthy of this icon that never fails to dazzle the entire world. *God bless America!* I can barely conceive of all the ceremonies, commemorations, official speeches, hymns, fanfares, trumpets and drums, clicking heels, about-turns-to-the-rights, parades with flags fluttering in the wind, that will succeed one another. Perhaps I will be asked, as one relic among many, to don my uniform one more time just for the occasion, and to serve as a guide for distinguished visitors who will congregate at this place that, since its opening, saw more than 12 million immigrants from all over Europe pass through its doors. Perhaps I will be asked to explain to them how things transpired, to satisfy their curiosity, and to share with them some poignant anecdotes. Of those, they may be assured, I have more than enough. But how to imagine what happened here in these abandoned spaces, among these broken panes, these deserted dormitories, and these worm-eaten landing stages?

The time for dreams is ended. I am alone on this forgotten stage set, the last employees and the last passenger left a few days ago; I feel like a captain standing at the bow of a sinking

ship, but my shipwreck is long in the past, and I no longer know whether leaving here will be a trauma or a deliverance. Ellis Island's last guest has just left the centre, a Norwegian sailor, red-headed and taciturn, a colossus, who landed up here while waiting for a judicial decision. It's come down, he's just been freed, welcomed onto American territory, and sent on his way... I'd got used to the pungent aroma of his tobacco, we exchanged a few words when we passed each other in our respective meandering, both aware of being forgotten by all on an abandoned island at the edge of the world, each locked in his role, and determined to play it out to the end: the suspect foreigner and the camp guard. No, I'm exaggerating: I sometimes offered him a drink in the evening, and played a game of checkers with him, violating the most elementary rules of my position, but I couldn't say if these attentions were for his sake or mine. Sometimes solitude weighs you down. We shook hands, between men, when he went off, his sailor's bag over his shoulder, cigarette between his lips, not looking back, on his way to his new land. He was free. He boarded the boat and left for Manhattan. Arne Peterssen. My last prisoner.

The singular story of this mute Viking was wiped from my memory like so many others, while those that lingered on were not the happiest. Why did Peterssen stay so long at Ellis, in this mute standoff, this sort of posturing or evasive dance, where each adversary was trying more to extricate itself than to move on? I think I remember that he had taken part, under obscure circumstances that an inquest tried to clarify, in an on-board brawl. An officer was involved, and whatever the circumstances, that's something not easily forgiven. The Norwegian Navy made us a willing offer of this difficult to control specimen, who sought American citizenship. His request led



to further investigations and testimonies that had to be confirmed, in other words to an unlikely accumulation of letter-headed official papers, stamped every which way. Thus a sadly banal, alcohol-fuelled one-night spree in one of the dockside bars where women in black stockings lend their abdomens to a quickly slaked, urgent and glum desire, was transformed into an interminable trial featuring irreconcilable points of view. Aside from this incident, Peterssen's record was shown to be spotless, and he seemed always to have shown himself to be loyal and competent. Magnanimous, America finally pardoned him this misdemeanour, which was none of its concern. What is more, it appeared that the officer in question bore his own responsibility for the nocturnal fracas that had opposed him to the sailor, in one of those settings where the hostesses must have witnessed a long line of similar spectacles.



EUROPEAN UNION  
PRIZE FOR LITERATURE

2015

**Gaëlle Josse** – France

*Le dernier gardien d'Ellis Island*

The Last Guardian of Ellis Island

176 pp, 2014

**Translations:** The book has not been translated yet.  
(*Last Update – March 2015*)

Publishing House **Notabilia – Éditions Noir sur Blanc**

7 rue des Canettes – 75006 Paris – France

Tel. +33 (0)1 44 32 05 60

[www.leseditionsnoirsurblanc.fr](http://www.leseditionsnoirsurblanc.fr)

**Contact:**

Rights: [christine.bonnardlegrand@libella.fr](mailto:christine.bonnardlegrand@libella.fr)

Publisher: Brigitte Bouchard – [allusive@me.com](mailto:allusive@me.com)

ISBN: 978-2-88-250349-7

---

EUPL / FEP-FEE – Rue Montoyer, 31 – B-1000 Brussels – T. +32 (0)2 770.11.10  
[info@euprizeliterature.eu](mailto:info@euprizeliterature.eu) – [www.euprizeliterature.eu](http://www.euprizeliterature.eu)



Creative  
Europe



European and  
International  
Booksellers  
Federation

